



Chère lectrice, cher lecteur,

Voici une causerie qui sera un intermède pour pallier à un manque de temps rédactionnel en ce mois de mars particulièrement chargé en diverses activités. Permettez-moi de revenir sur un de mes premiers textes, jamais diffusé par courriel et publié en décembre 2008 dans la Revue Culturelle de la ville de Marseille. La rédaction m'avait demandé de rédiger un article concernant les écrivains et la mer ayant abordé cette ville née de la mer et toujours tournée vers cet élément salé. D'abord j'ai pensé à Joseph Conrad, R.L. Stevenson, Claude Farrère, et tous les écrivains comme Joseph Kessel, Heury de Monfreid qui ont embarqué un jour dans ce port, plein de rêves d'au-delà l'horizon. Mais deux auteurs avaient la particularité d'être nés en Provence, curieusement le même mois avec un an de différence, Jean Giono le 30 mars 1895 à Manosque et Édouard Peisson le 7 mars 1896 à Marseille.

C'est dans l'excellent ouvrage « Giono et la Mer » de Michèle Belghmi que la préface de Pierre Citron résume parfaitement l'auteur et la mer :

« La mer, à vol d'oiseau, est à soixante kilomètres de Manosque. Dès l'enfance de son fils Jean, le cordonnier Jean-Antoine Giono l'a emmené à Marseille. Mais Jean, qui toute sa vie restera un homme de la terre- et de la marche, pas de la nage- ne ressent pas l'appel de la mer, du moins de la mer réelle. Elle occupe peu de place dans sa vie, guère de traversées... Les plages, en été, lui faisaient horreur, avec leur magma de corps en train de bronzer, qu'il appelait du pemmican. S'il allait rarement à Toulon, à Nice, à Cannes, c'était pour y rencontrer des amis... La seule ville maritime où il ait fait des séjours, et encore pas de son plein gré, c'est Marseille, pour quelques mois, après chacune des deux guerres mondiales. »

Pourtant ce « voyageur immobile » n'a jamais navigué, mais il a rêvé de périple maritimes. Pendant son enfance, il a lu l'Odyssée. Jules Verne l'a accompagné dans ses rêveries océaniques, comme Stevenson et Edgar Poe. N'oublions pas que Giono est le traducteur de Moby Dyck d'Herman Melville avec ses amis Lucien Jacques et Joam Smith.

Deux destins : Jean Giono rêva la mer, Édouard Peisson l'a vécu.

Jean Giono découvre son espace marin en parcourant un ouvrage des Instructions Nautiques :



« C'est le plus beau livre que l'on puisse lire. Il ne s'y passe rien qu'un lent voyage le long des côtes inconnues qu'on déchiffre peu à peu. C'est le livre idéal à offrir à un prisonnier. (*Les Terrasses de l'île d'Elbe*, p.152). »

Les rêveries maritimes de son enfance, sont évoquées dans une nouvelle parue dans *L'Intansigeant* le 4 février 1930 : *Le voyageur immobile* avec un surtitre *Départs* : « On semblait être dans la poitrine d'un oiseau : le plafond montait en voûte aiguë dans l'ombre. La poitrine d'un oiseau ? Non, la cale d'un navire. » (*L'Eau vive*); et dans *Jean le Bleu* : « Je revois cette profondeur marine qui grondait au-delà de la ville. Toute la plaine fumait sous l'écume des routes. Des champs, frais hersés, s'envolaient des embruns tordus ». Toujours dans *Jean Le Bleu*, Giono nous montre un trois-mâts goélette tout blanc :

« - regarde dit Matelot, depuis trois nuits le grand bateau est amarré devant.

La lune éclairait le sommet des montagnes. Sur le sombre océan des vallées pleines de nuit, la haute charge des rochers, des névés et des glaces montait dans le ciel comme un grand voilier couvert de toiles.

- Quel bateau ? dit Antonio.
- Matelot montra la fenêtre.
- Celui-là, là dehors.
- C'est la montagne, avec de la neige et de la lune.
- Non, dit Matelot, c'est le bateau.

Dehors la montagne craquait doucement dans le gel comme un voilier qui dort sur ses câbles. »

Michèle Belghmi nous rappelle que : « Giono n'a pas donné à la littérature un personnage comme Gilliat, le héros du roman *Les travailleurs de la mer* de Victor Hugo. Mais le héros *gionien* appartient comme Gilliat et Achab à cette race d'hommes solitaires qui puise dans sa passion la force de dépasser ses limites. » Dans son roman *Naissance de l'Odysée*, Giono nous montre son amour pour la mer, seulement on ne voit jamais Ulysse naviguer :

« Écoute-moi, dit-il, tu te souviens de ces belles îles échappées de pinèdes entre lesquelles nous courions, puis des noires battues par la vague émaillée, et de celle qui nous brisa ? Non point de pierres, mais de chair femelle sont faites les îles. Tu te souviens ? (...) De là, il continua intérieurement son discours. Mais Ulysse se souvenait : Le retour d'île en île ! N'était-ce pas plutôt de femme en femme ? Le chebec venait de prendre à la glu des ports. Pouvait-on résister à l'appel de l'amour ? ».



Le Paradis : maison de J. Giono

Parfois dans l'œuvre de Giono la silhouette fugace d'un *Matelot* ou d'un *Marin* surgit d'une façon surprenante... » Dans *Jean le Bleu*, le boulanger de Corbières au torse étriqué, le mari falot et infortuné de la belle Aurélie, se ridiculise en voulant porter le maillot de marin :

« Il mettait toujours des maillots de marin, blancs à raies bleues. On ne devait jamais en trouver d'assez petits. Ils étaient tous faits pour des hommes avec un bombu à la place de la poitrine. Lui justement, il avait un creux là et son maillot pendait comme une peau flasque sous son cou. Ça lui avait donné l'habitude de tirer sur le bas de son tricot et il s'allongeait devant lui jusqu'au-dessous de son ventre.
- Tu es pitoyable, lui disait sa femme. »

C'est dans un texte dicté du 6 au 10 août 1940 intitulé *Fragments d'un Paradis* que la mer apparaît dans sa plénitude. C'est l'histoire d'une expédition maritime où Giono nous éclaire sur son extraordinaire talent imaginaire. Comme il le dit : « La vérité objective n'existe pas, ce qui importe c'est d'être enchanté ! » (...) « Cette œuvre est une critique de la civilisation occidentale, positiviste, rationaliste qui s'est aliénée en occultant les pouvoirs de l'imagination » note Michèle Belghmi.

Le capitaine du navire constate :

« Sur terre il n'y a plus rien d'inconnu, nous sommes obligés à chaque génération de nous fabriquer de l'exceptionnel avec des guerres et de grandes églises militaires. Et déjà nous sommes entrés dans l'ère des laideurs à quoi mènent tous les ennuis, et nous avons été obligés de créer, comme les Aztèques, les divinités politiques que nous nourrissons d'enfants crus pour nous apporter de l'émoi. Mais comme nous manquons d'imagination (elle est tombée de nous comme le membre inutile tombe des races zoologiques) nous sommes incapables de donner à ces monstres les forces et les couleurs du serpent à plumes, ou d'airain brûlant de Moloch. ».

Dans les Terrasses de l'île d'Elbe, Giono a écrit dans un texte intitulé *La Mer* : « Je ne vais pas au dépassement de moi-même, je vais au bonheur ; c'est souvent la meilleure façon de se dépasser ».

Giono meurt d'une crise cardiaque dans la nuit du 8 au 9 octobre 1970.

...

Édouard Peisson, marin et écrivain !



Même si on peut regretter qu'après son séjour à Marseille Joseph Conrad ne soit pas devenu un écrivain de langue française, Édouard Peisson est notre grand écrivain de la mer du XXe siècle. C'est Claude Farrère qui note que : « Peisson en provençal, - si je me souviens bien du bahut de Marseille, où j'ai usé mes fonds de culotte de 1884 à 1891, - c'est poisson. Nom prédestiné pour l'auteur de vingt-cinq livres, - ou davantage, - qui tous n'ont parlé que de l'eau salée... ».

C'est à bord du *Madonna* de la Compagnie Fabre que le pilotin Peisson embarque en hiver 1914. Voici avec des extraits de son initiation maritime écrite par Marie-Jeannine Salé (biographe de l'auteur, ouvrage très difficile à trouver) par rapport avec de nombreuses citations recueillies dans les livres de l'auteur :

« La veille de son embarquement, c'est pour le jeune Édouard une veillée d'armes. Il va sur la Corniche, son ordre d'embarquement en poche, guetter l'arrivée du *Madonna* qui vient de Naples... Le voici enfin : « ce grand steamer à la coque blanche, majestueux, calme, vibrant à peine sous les rafales du sud-est, s'avancant dans le golfe, encerclé par une espèce d'auréole claire – un arc-en-ciel incolore – représentant la puissance et la force ». D'abord immobile, « comme ébloui », il quitte son poste d'observation et court vers le port, pour ne pas perdre de vue le *Madonna*, comme s'il courait « après son destin ». Il tourne le dos à son passé, à son enfance. Il entre dans une vie nouvelle qui, croit-il, sera toute sa vie.

Le lendemain, dès qu'il monte à bord du navire, commencent les découvertes.

Bien plus tard, il se revoit « adolescent mal dégrossi », d'apparence timide : « Le commis me tendit mon livret maritime ; je tremblais d'émotion. J'étais un « gens de mer ». Il écrira dans *La mer un Pays Secret* : « Jusqu'alors les soucis de la vie, ma mère et mon père les avaient eus pour moi... Je faisais partie d'un équipage... Il me semblait avoir prononcé des vœux... J'étais heureux. » (...)

Ensuite, il s'installe dans la cabine qui lui est réservée : « Placée à l'avant, à côté de celle du maître d'équipage, la cabine était de la largeur de la couchette, avec le hublot au-dessus de la couchette (ce qui apprit au garçon à souquer un hublot s'il

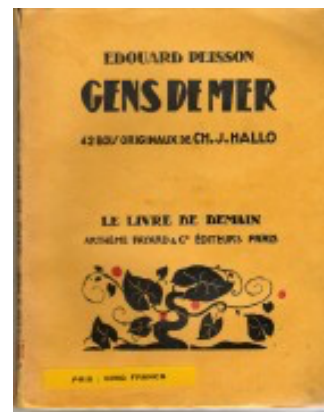
voulait dormir au sec), mais assez longue pour contenir une table bureau..., une étroite armoire, une chaise (par fort roulis la chaise était coincée entre l'armoire et la table) et la toilette. Cette petitesse et ce mobilier sommaire enchantèrent l'âme du pilotin qui sut ainsi tout de suite que naviguer, c'est se dépouiller ». (...).

Ainsi, avec sa naïveté et son enthousiasme, avec ses insuffisances dont il est conscient : « Moi qui maintenant faisais partie d'un équipage et qui ignorais tout de la mer, je devais être humble, me soumettre », il voit arriver l'heure où le *Madonna* va appareiller pour Naples et New York.

Le dépouillement monacal qui enchantait son âme avant le départ a perdu tout son charme : « Tout ce qui l'entourait était rude, hostile, dur, et l'eau dégouttait du hublot mal souqué. Vers dix heures, l'officier qui assurait le premier quart de nuit l'aperçut qui, le matelas sur le dos, traversait le pont avant. À la relève de minuit, un matelot se heurta à lui, étendu dans le recoin d'une coursive. Plus tard, pourtant, le pilotin avait regagné sa couchette et des larmes coulaient sur son visage. Ah ! S'il avait pu. Il était trop tard ». Sans parler du mal de mer, dont souffre un autre de ses personnages, marin novice également.

Ses confidences directes, plus discrètes, avouent cependant la rudesse du premier contact avec la mer : « Certains matins, dit-il, j'en aurais pleuré ». (...)

Pourtant il ne se décourage pas, il accepte la lutte : « Quelque chose devait être vaincu en moi ; ce qui me restait de mon enfance, de mes craintes, d'une trop grande sensibilité physique. (...) Il fallait que je me donne ».



Sans rentrer dans les dossiers matricules des Affaires Maritimes, l'ex-Inscription Maritime, il est possible de résumer la carrière à la mer d'Édouard Peisson comme suit :

- Il embarque pour la première fois sur l'**Ambassadeur**, un caboteur de la famille de son ami Jean-Pierre Mattéi, des marins armateurs. Puis il est sur le **Madonna**, dont nous avons déjà parlé, jusqu'à la fin de l'hiver 1914. Débarqué, en juin après deux voyages transatlantiques, pour suivre les cours de l'école d'hydrographie à Marseille, il trouve les portes fermées, les professeurs sont mobilisés ! Après un rapide passage sur le **Libia**, six jours, ne pouvant pas devenir officier pont, Peisson suit une rapide formation de radio et embarque le 25 avril 1916 sur le **Sidi Brahim** qu'il quitte le 10 juillet suivant pour embarquer sur le **Plata**. À la suite de deux voyages dans le nord de l'Europe, il débarque le 17 août 1917 pour reprendre du service sur le **Rigel**. Le futur auteur n'aime pas ce cargo, son seul ami est le chef mécanicien : le père Jaubert, que l'on retrouve dans son roman *Passage de la ligne*. Son débarquement s'effectue le 2 janvier et quinze jours après il est sur le **Nivernais** et plus tard sur le **Général Gallieni**. Après la Grande Guerre, il est enfin sur une 'passerelle', celle du **Lunéville**. Ce voilier, c'est son rêve d'enfance, Édouard s'en inspirera dans son recueil de nouvelles *L'Homme de Mer*. Jusqu'en 1923, le futur auteur embarque sur différents navires dont il ne parlera guère sauf son **Lamoricière**, son paquebot coulé le 10 janvier 1942 :

« Mon **Lamoricière** a coulé ! (...) Où Grampus (la mer), dans le corps du **Lamoricière**, a-t-il planté si fort ses crocs pour le tuer ! »

Edouard Peisson ne serait pas devenu écrivain si le 24 août 1923 il n'avait pas débarqué à Saint-Nazaire du navire **Basse Terre** à la suite d'un certain décret ministériel au sujet de la loi des huit heures qui provoqua le désarmement de plusieurs unités de la Marine marchande. Pour assurer ses revenus, notre capitaine passe le concours d'emploi de rédacteur à la préfecture des Bouches-du-Rhône :

« Il est condamné (...) Trente ans ! J'avais sursauté comme s'il se fut agi d'une condamnation. Trente ans, vous n'y pensez pas ! Trente ans, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, dans cette prison (...) À la première occasion, je m'évade. », dit-il souvent.

La mer perdait un véritable marin, la littérature gagna un écrivain. Comme le cite Lucien Roth, dans un article de la revue *Biblio* d'avril 1952 : « Édouard Peisson écrivain, c'est le capitaine-marin qui se survit à lui-même... ».

Dans ses écrits il se retrouve marin, sachant créer autour de lui l'atmosphère qui doit suggérer au lecteur la vie des bords : les silences de la passerelle lors des quarts ; l'accomplissement scrupuleux de la tâche du capitaine conscient de ses responsabilités humaines et matérielles, mais aussi de ses faiblesses ; de la vie des équipages ; de l'enfer des soutiers et autres mécaniciens dans le compartiment machine ; des manœuvres dans le déchaînement des éléments ; etc.



Il l'a vécu, c'est son propre passé - comme Conrad, il connaissait la mer avant de l'avoir vu une seule fois, il avait lu *Les aventures de Gordon Pym* d'Edgar Poe : « Je n'étais pas passionné par les aventures du jeune Pym et de son camarade. Je n'aurais pas voulu les vivre. Mais la mer... !... Dans mon esprit, la mer prit le nom du navire, la mer devint *Grampus*. » - *Grampus* devient un ouvrage édité en 1962 chez Grasset, c'est un peu l'autobiographie littéraire d'Édouard Peisson, on y retrouve la plupart des grands moments de la vie de l'écrivain. La vie maritime pour l'écrivain devient sous sa plume une réalité vivante, pourtant il avoue discrètement que les premiers contacts avec la mer et le navire furent rudes : « Certains matins, dit-il, j'en aurais pleuré (...) Le froid, la pluie glacée, la brume, les embruns, les paquets de mer...ogres hurlants aux dents aiguës qui allaient fondre sur moi (...) Le vent et le froid m'accueillaient. ».

Ce grand artisan de la littérature imagine des personnages vivants, ce sont ses compagnons, sa véritable existence il la vit avec eux. Dans son roman *le Pilote*, il s'est inspiré de son voyage sur le *Madonna*, devenu en littérature le *Virginia*, dont le commandant Pierre Labatut deviendra Pierre Laurent. Frappé de cécité, le commandant Laurent, ramène son navire au port, guidé par son instinct de marin.

Il est possible de considérer les ouvrages d'Édouard Peisson comme des reportages, mais pas n'importe quel article de presse. Par exemple dans le *Courrier de la Mer Blanche*, il raconte sous la forme d'une seule traversée ses deux voyages à Arkhangelsk pendant la Grande Guerre. Comme le note Armand Hoog : « L'observation psychologique, le bonheur de l'imagination, l'épaisseur du temps et de la vie, enfin cette grâce mystérieuse qui fait que le lecteur entre dans

le jeu, accepte ce monde d'images et le fait sien, voilà ce qui fait le roman véritable », Lire Peisson, c'est retrouver la réalité, la vérité et un art de la littérature maritime !

Giono a-t-il rencontré Peisson, peut-être ? Mais on ne peut ignorer son amitié avec un autre géant de la littérature et de surcroît grand voyageur : Blaise Cendrars. En 1940, Cendrars se réfugia dans les alentours d'Aix-en-Provence sur la Colline des pauvres. Edouard Peisson écrira un beau texte intitulé : *Blaise Cendrars sous les pins de Provence*.

Dans ce texte on retrouve Blaise Cendrars, qui déprime, et Peisson en pleine conversation maritime :

« ... Quand Cendrars arrivait, j'essayais de le faire parler. Mais il était taciturne, sa lourde paupière voilait son œil. Il pensait à ce qu'il avait entendu dans la nuit. - à l'écoute de sa radio, Cendrars connaissait plusieurs langues – parfois, j'avais trouvé chez un paysan un peu de 'blanche'. Il la reniflait puis la goûtait d'une lèvre gourmande. J'attendais qu'il eût lampé la gorgée d'alcool. Puis par exemple : « Je te parlais de l'Atlantique du Nord. Ne crois-tu pas qu'il serait intéressant d'écrire une histoire de l'Atlantique du Nord, une histoire de ses ports, de ses navires, de ses lignes, de ses tempêtes ? » Nous confrontions nos connaissances. Moi, j'ai conduit des émigrants d'Europe en Amérique, mais Cendrars avait été émigrant, dix ans avant que je n'embarque pour la première fois. Il s'est trouvé à bord d'un petit vapeur qui partit de Libau (Lettonie), a perdu son hélice dans le nord des



Açores et a, malgré cela, atteint Terre-Neuve par ses propres moyens. Il a fait la première traversée de Normandie, dans les machines... et moi je n'avais plus qu'à l'écouter.

Quand le soir, je le raccompagnais, l'angoisse le reprenait.

Dans cette époque plus que morose, Cendrars n'écrivait plus. Le 21 août 1943, il écrit une lettre à Peisson, en voici un court extrait : « *Mon cher Peisson, puisque tu es, quoiqu'à ton insu, à la base de cette reprise d'activité, permets-moi, non seulement de te faire hommage de ce premier récit, mais encore de te considérer à partir d'aujourd'hui comme le parrain de ma production future, et j'espère bien que tu me feras l'amitié d'accepter ce titre qui n'est pas plus gratuit qu'honorifique, car il comporte une grande part de responsabilité* ». (...)

Avec ma main amie,

BC

Édouard Peisson rejoignit la solitude du grand large le 2 décembre 1963, il est inhumé dans son village de Ventabren.

Deux mois, plus tard, 'victime' de ses lectures maritimes, l'auteur de cet article embarquait comme novice pont sur un navire le Jacques Bingen de la CBVN (Compagnie des Bateaux à Vapeur du Nord).

René Moniot Beaumont

Littérateur de la mer

Académie de marine (ip)

Mars 2020

